

LES SUPPLIANTS

LES PIERRES QUI PLEURENT

(Suite¹)

—
ÉPISODE X

LA « VÉNUS TERRESTRE » ET LE « COURSIER BLANC »

Près de la cruche en terre et de la cuvette blanche, une serviette traîne sur la cheminée. — Brennilis a fixé son regard à ces choses, il songe :

— Entre Madame Romance et cette fille une différence d'éducation, c'est tout. L'une, à chaque instant, laisse éclater sa triviale bêtise, l'autre la voile sous sa pose esthétique et sentimentale : et toujours c'est la femme, créature sans existence propre, vague conscience se percevant à peine elle-même, incapable même de pressentir le mystère que la folie des hommes cache au fond de son être ; mais, allumant sa vanité à tous les regards qui la fouillent. Le sphinx ! Le sphinx moderne !... ah ! ah !... le sphinx moderne !... une légère différence, je crois, oh ! très légère : le sphinx interrogeait les voyageurs, ce sont les voyageurs qui interrogent le sphinx — sphinx idiot, stupéfait d'être sphinx, ignorant d'ailleurs ce que peut bien représenter son nom, mais s'accroupissant dans sa vanité à se répéter : « Je suis un sphinx, ayons l'air de comprendre et

(1) Voy. *Mercur de France*, nos 93, 94, 95.

d'interroger ; tandis que l'éternelle énigme, le propre rêve des passants, s'égare dans l'incohérence de ses yeux !

— Eh bien quoi, mon p'tit ?

A cette voix brutale, Brennilis se ressouvient qu'il n'est pas seul ; tristement il tourne la tête vers la jeune femme assise près de lui sur le matelas. Elle s'écrie :

— Ce que tu es pénible, tu sais !

— Ah ! et cette misère, cette misère ! c'est horrible !... tenez soyez assez gentille pour faire le thé, voulez-vous ? sur cette petite lampe... le thé est dans cette boîte... ensuite vous viendrez m'en offrir une tasse ?...

— Ce que tu es enfant ! et tu me dis ça avec une voix d'enfant ! allons ça y est ; où est-il ton thé ?

Brennilis voudrait parler, il ne trouve rien à dire. Il finit par demander : — Si vous le voulez, j'étendrai le matelas, vous vous assierez là et j'essaierai de mettre ma tête sur vos genoux.

— Ah ! là !... et puis ? Veux-tu que je me déshabille ? Mais qu'est-ce que tu as, voyons ? Oh ! je vois ce que c'est, tu as des histoires d'amour, tu aimes une petite femme qui te fait des misères, une rosse... pauv' chat, va ! je serai bien gentille, hein ? Dis que tu as une petite femme qui te fait des misères ?... C'est égal, tu sais, j'ai de la patience de rester là ! En voilà d'un dimanche ! Sortons, voyons ! oui, je vois bien que t'as pas le sou... qu'est-ce que ça fait, c'est moi qui paierai, là... ça y est, dis ? Il n'est que trois heures, on a encore le temps d'aller au Point-du-Jour ; on reviendra par le bois ; je t'offre l'apéritif, et puis tu viendras dîner chez moi, mon singe est en voyage. Hein, ça y est ? On ira à Bullier après, parle donc ?

— Non, je vous en prie, ne dites plus rien, laissez-moi.

— Oh ! là, là, là, là !

Elle court se pencher à la fenêtre, et lance : « Ta ra ra boum ça y est ! » Puis revenue près de lui :

— Un temps pareil, vrai, perdre une journée comme ça ! ma sœur qui va m'attendre ! j'avais mis ma belle robe, je lui avait dit qu'on irait au Point-du-Jour.

— Bon, eh bien, vas-y.

— Et toi ?

— Je reste ici, vas-y, vas-y... je vous assure que je préfère rester seul.

— Tu es gentil ! et puis je m'en fiche, quand tu me voudras tu le diras, je reste.

— Bon !

— Bon?... Vrai, je m'épate ! il faut que tu m'aies rudement plu... c'est que je t'aime, voilà... Faut pas t'imaginer que je suis une femme qui va avec tout le monde, mon p'tit, j'ai de l'argent, moi ! je ne suis pas comme y en a...

Et se coiffant du chapeau de Brennilis, campée devant le petit miroir pendu au-dessus de la cheminée :

— Dis que je suis gentille comme ça ?

Elle se jette sur Brennilis et l'embrasse violemment.

Le goût marécageux de ce baiser aux lèvres, et n'osant cracher son dégoût, Brennilis s'est levé et demeure immobile au milieu de la chambre. — Tout à coup, la voix angoissée par son effort, il dit :

— Déshabille-toi...

— Ah ! tout de même, ça te prend ? et d'un air qu'elle croit troublant, elle ajoute :

— Tiens, viens, toi, me déshabiller.

— Non, non, pas moi, déshabille-toi.

Brennilis arpente nerveusement la chambre, n'osant même la regarder ; et quand elle lui dit : « Ça y est ! » Oh ! ce corps de formes lourdes et de chairs molles heurtant ses yeux pleins des mirages

de l'idéale beauté ! A peine peut-il réprimer son geste de déception ; mais aussitôt, ému d'une pitié profonde, à laquelle se mêle il ne sait quel sentiment de respect quasi-filial, doucement, tendrement presque, il la prie de se revêtir... Alors elle l'injurie, pleure, simule une crise, agrafant violemment sa robe...

Quelques minutes après, elle éclate de rire :
— Là, mon p'tit, je vois ce que c'est, tu es un puceau et puis ça fait le compte ! ça te dégoûte, pauvre ange ? laisse faire, je reviendrai... affaire d'habitude...

Sans répondre, Brennilis va s'accouder au balcon.

Puis le soir tombe, et tandis que la femme demeure assise sur le matelas, se fondant dans la buée du jour qui traîne aux murs blancs, il va de la porte à la fenêtre, s'arrête à la fenêtre, va, vient...

Dans la chambre tout à fait obscure, Brennilis est seul maintenant : ainsi, à son âme tourmentée d'idéal, voilà quel amour est offert ! les yeux pleins de visions superbes, voilà quelle forme il lui est permis d'adorer !...

On vient lui remettre une lettre ; reconnaissant l'écriture de l'abbé de Kerpenhir, il s'empresse de lire :

« Mon cher enfant,
 » Ni à Kerguelvan, ni à Tréguenne, on ne l'a re-
 » vu. Il partit subitement de Tréguenne il y a trois
 » semaines (huit jours, par conséquent, avant
 » qu'il ne vint chez moi, car il y aura quinze jours
 » samedi, à l'angelus du soir, qu'il nous a quittés).
 » Je reste encore ici quelque temps. Certains
 » paysans des environs affirment l'avoir rencontré
 » en forêt ; je vais explorer le pays avec eux.
 » Ici, à cause de la légende du *Comte Jean*, son
 » ancêtre, et à cause du suicide de son père, notre

» malheureux ami est l'objet d'une foule de su-
 » perstitutions; je crains bien qu'on ne soit porté à
 » le voir partout, en tout ce qui remue au fond
 » des bois, bêtes ou maraudeurs. Cependant, je
 » ne veux pas perdre toute espérance. Peut-être
 » d'ailleurs, avons-nous exagéré notre crainte? Il
 » faut croire qu'il possède encore sa raison. — Cer-
 » tes, sa figure était terrible! comme vous, je ne
 » puis cesser de la revoir; mais je me dis: Il a
 » tant souffert que la douleur a laissé parmi ses
 » traits les expressions de la folie. Sa volonté fut
 » si puissante; non, il est impossible que cet
 » homme-là n'ait plus sa conscience.

» Prions pour lui, mon fils: pour que son âme
 » jouisse de la paix éternelle, si dans une heure
 » de folie il s'est donné la mort;

» Pour que la calme possession de lui-même
 » lui soit rendue, s'il vit encore;

» Pour qu'il revienne vers nous et achève sa
 » vie dans la sérénité, s'il n'a pas cessé d'être rai-
 » sonnable.

» Gardez toujours votre âme d'enfant, mon fils,
 » souvenez-vous des ciels clairs. Ayez le courage
 » de ne pas toujours voir ce que vous verrez, de
 » ne pas aimer tout ce que vous aimerez, de ne
 » pas rêver à tous vos rêves, de ne pas pleurer tou-
 » tes vos larmes, de ne pas jeter tous vos cris.

» Je suis, parmi les hiérarchies humaines, votre
 » père.

» Sous les regards éternels de Jésus, votre frère
 » en charité.

« KERPENHIR. »

Brennilis: — *Ne pas aimer tout ce que vous ai-
 merez, ne pas rêver tous vos rêves... ne pas voir
 tout ce que vous verrez... Quelle tragédie que la
 vie d'un poète! Quel sera le dénouement de celle-
 ci? — Et moi, si la foi qui me reste encore
 m'abandonne, de quelle folie serai-je la proie?...*

« Il ne faut pas rêver tous ses rêves... il ne faut pas voir tout ce qu'on voit ! » Raphaël ? Quel fut son visage ? quelle fut son âme ? la lumière et l'amour chantèrent peut-être en lui comme en moi ? ses extases furent peut-être semblables à mes extases ?... je voudrais l'avoir connu !... il existe en moi comme un être irréel que je ne puis connaître et que je sens toujours présent !... je ne suis plus seul, et pourtant c'est d'être seul que je souffre !... je suis enveloppé d'une âme sortie de mon âme... une âme qui se voudrait incarner et voici que ma propre chair désire sa chair absente ? Ne pourrai-je donc l'obliger à rentrer en moi-même, cette âme qui erre hors de moi ? La forme en qui elle voudrait s'incarner, je la pressens : mon rêve de beauté !... quelle femme apaisera jamais mon tourment ?... O les yeux des femmes : « beaux écrins, sans bijoux, médaillons sans reliques ! »... ô corps de grâces lourdes et vulgaires combien le génie des pauvres artistes vous a idéalisés !... « il ne faut pas voir ce qu'on voit ! »... Que cherche-t-elle, la foule ? Un plaisir grossier ou une sentimentalité abêtissante... à elle, la « Vénus terrestre », ô Platon !... Ils ignorent presque tous la beauté, ils n'obéissent qu'à l'instinct de la bête !... mais les joies de la « Vénus céleste » ?... Oh ! l'ange de la joie, l'ange inconnaissable ! rêve d'au-delà, si je rencontrais sa ressemblance !... Comme je comprends votre supplice, Kerguelvan ! Et votre processus de l'amour ? « Admirer, c'est être ému du » contact des yeux... or, mon âme peut prendre » contact par tous mes sens... voici une forme » belle de la beauté de mon rêve, je voudrais de » nouveaux sens pour la mieux posséder !... admirer c'est déjà de l'amour !... » L'hymen de l'âme s'offrant avec le bonheur de la beauté ! L'Ange de la joie !... non, il ne faut pas rêver tous ses rêves, ni jeter tous ses cris !... La vie ! la vie simple, la

vie enfin !... *Souvenez-vous des ciels clairs* !... Bien, me voici ! ceci n'est plus... maintenant ?... je pense, je désire, je souffre... ce fut ainsi depuis que je me suis étonné de vivre... qu'y a t-il donc de changé en moi ?... ah ! cet être que je ne puis connaître et que je sens toujours présent, cette âme qui m'enveloppe, l'être très beau qui n'a pas encore une forme !... Mais il faut que je reste mon maître ! je dois consacrer tous mes efforts à donner à mon cher martyr l'immortalité idéale, il faut que j'accomplisse l'œuvre promise ! oui, les rêveurs de l'avenir, attardés au bord de leur infini, dresseront l'oreille en entendant les cris que je saurai retrouver... je donnerai aux plus stupides d'entre les hommes stupides, la crainte du sol sur lequel ils marchent ; il faut qu'ils doutent de la matière même et de la solidité de leur raison ! il faut qu'ils comprennent que le seul souffle de l'esprit peut troubler leur vision du monde, qu'une volonté suffit pour faire chanceler l'univers qu'ils conçoivent humainement.

Je trancherai les lianes de la douleur et de la sensualité à coups de volonté... je resterai mon maître ! plus elles m'enlaceront, plus je deviendrai fort !...

Et la foule avilie par toutes les débauches et tous les assouvissements, tant d'êtres pourris par toutes les laideurs morales, oseraient le juger, s'ils le connaissaient, ce supplicié de l'amour et du mystère... Son agonie... oh ! cette agonie vers laquelle il marche peut-être ? c'est horrible !... moi, sur le bord du même abîme... c'est horrible !... sortons, sortons ! si Kerpenhir était à Paris... où aller ce soir ?...

Un large papillon, que la lumière subitement détraque, tourbillonne et tombe dans un bock ; parmi les vapeurs des alcools, des parfums de

fleur tournoient et meurent ; les soprani des rires, les contraltos des épuisements, les basses des brutalités se fondent en accords cruels ; l'électricité couleur d'éther palpite à grands coups d'ailes folles ; la muflerie gueule.

Cà et là, les faiseurs de vers exhibent le cabotisme de leurs têtes et de leurs attitudes : tel à groin rasé et jouant les Baudelaire (le Baudelaire qu'il croit) affecte d'être myope, et, joaillier, de choisir, en des gestes menus et mystérieux des doigts, les mots précieux de ses phrases vides, tandis que son interlocuteur, en accompli dandy, polit et repolit les théophiliennes coquilles de ses ongles rosés. Tel autre, à barbe de Jésus, chantre de la solitude, mystique auteur de deux plaquettes, entre deux catins saoules, distrait sa douleur métaphysique.

Brennilis songe : — Voilà ceux qui racontent les terreurs de vivre!..... et j'ai parfois aimé quelques-uns de leurs vers!... Les sauterelles du midi voudraient nous faire croire à la cigale grecque!... si nous n'y prenons garde, leur nuée dévorera nos moissons!...

Quelqu'un lui frappe sur l'épaule, Brennilis reconnaît Rob.

Le journaliste s'assied à sa table :

— Eh bien, jeune homme, à quand l'apparition de ce génial poème?

Brennilis hausse les épaules avec indifférence.

— Diable, moi qui vous croyais parti pour la gloire! le temps passe, vous savez!..... Et puis, vous faites mieux de joyeusement vivre!... entre nous, vous auriez peut-être eu du talent, mais vous êtes trop sincère pour réussir... A propos, vous savez que l'ami Frettel s'est marié contre une forte dot et qu'il est père... d'une pièce qu'on va donner au Français.

— J'ai su aussi que M. Harry Marry était à Mazas...

— Et votre serviteur fait un excellent préfet.

— Je vois, monsieur, que vous êtes décoré de la Légion d'honneur... je ne doute pas que vous ne fassiez même un excellent ministre un de ces jours... je vous salue, monsieur, un rendez-vous m'oblige à vous quitter.

Depuis plusieurs heures, Brennilis erre par les rues vides :

— Où est le vrai? où est le vrai?

Il s'arrête, il reprend sa marche, déambulant, monologuant :

— Faut-il, comme tout le monde, lutter pour l'or et avec l'or acquis prendre à la vie moderne les plaisirs qu'elle offre? Rester sourd aux cris des damnés de ce monde? Comme ceux-là, mentir au rêve humain? Pour toute méditation, nettoyer ses ongles des vers qu'on a péniblement grattés; ramasser des mots comme des épingles et les piquer sur le papier?... Oser singer le génie, parodier le martyr, et ceindre son front d'une auréole de théâtre pour aller dans le monde?... ou, comme *Lui*, s'élancer corps et âme vers l'absolu, et, vaincu, regarder s'écouler son sang, dans une agonie silencieuse?... Se rendre indifférent comme Lazare?... La douleur païenne a produit l'effort vers l'indifférence, la douleur chrétienne veut la consolation d'un amour infini ou de la douleur encore. Après Jésus, nulle secte philosophique n'est plus possible, ce Lazare se ment à lui-même, notre âme est extasiée de souffrance. Nous cherchons dans la douleur l'évocation de l'irréel bonheur. La cause directe et immédiate du souffrir, comme épicurienne ou stoïcienne, l'âme moderne en a inventé le dandisme. Elle la considère froidement et l'analyse, afin d'en dégager la forme idéale; elle aime à l'évoquer, hors

des ordinaires et réels accidents qui la font naître, derrière chaque émotion de la vie : c'est la douleur d'aimer, la douleur de mourir, la douleur d'être heureux et de jouir, la douleur de comprendre ou de ne pas comprendre, la douleur de créer ou de rester stérile, la douleur de vivre!.... Non, plus de dédaigneux philosophes, mais des artistes qui marchent après *Elle*, ainsi que ses amants. Beethoven, Wagner, Baudelaire, et au-dessous d'eux, les Laforgue et les de Régnier ont remplacé les Démocrite, les Lucrèce, les Marc-Aurèle et les Sénèque :

Sed fugitare decet...

Lucrèce n'a vu, dans la douleur d'amour, qu'un tourment de la chair : il faut selon lui fuir la folie d'aimer, l'amour n'est rien, la vie elle-même ne mène qu'à la mort qui n'est rien ; le sage s'affranchit par le mépris des plaisirs mêmes... Mais le chrétien Wagner a chéri le mal de Tristan par ce qu'il contenait en même temps la douleur d'Amfortas. Ni Beethoven, ni Schumann n'auraient pu mépriser ce qui remplissait toute leur âme. Quand Sénèque eut composé une « consolation », quand Marc-Aurèle eut écrit pour lui-même quelque pensée apologétique de la mort, quand Lucrèce encore se fut écrié :

*Tu vero dubitabis et indignabere obire,
Mortua quomodo vita est prope jam vivo atque videnti?*

de Régnier fit « *Tel qu'en Songe* ». Car cette *apologie emblématique du moi*, qu'est-elle, sinon l'apologie de l'homme aimant à se regarder passer dans son cortège de rêves ?

L'abbé de Kerpenhir a raison : S'il paraît juste de définir, avec Peladan, l'amour : « une forme attrayante de la douleur », et s'il a paru juste à Kerguelvan, calquant cette formule, de définir la religion : « une forme espérante de la Douleur », il

faut définir l'art moderne : « une forme douloureuse de l'Espérance »...

Chacun de nous trois, nous contemplons une de ces formes et, parfois, rapprochant nos âmes, nous contemplons les trois ensemble!... Le vrai, le vrai? Le vrai est-il l'inconnu qui naîtra demain, comme le Christ fut le vrai posthume de l'antiquité morte?

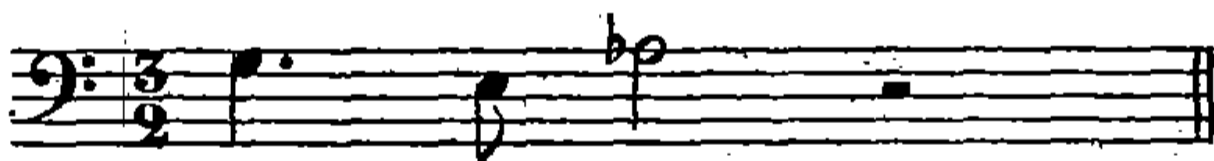
Criant presque, Brennilis répète :

— Mais le vrai présent, le vrai pour moi qui vis aujourd'hui?

Et comme un merle chante au fond d'un jardin, il cesse de penser pour l'écouter; il l'écoute longtemps. C'est l'aube, les pavés et les murs pâlisent; et tandis que dans sa mémoire flotte l'heure semblable, l'heure où il réentendit les suppliants beethoveniens après que Kerguelvanse fut éloigné au bras de l'abbé de Kerpenhir, il y a un an passé, la voix tombante, il se répond :

— M'abstraire en moi-même, ne point chercher de joie ici... L'espéreur quand même, le prêtre à *la tête levée* (1), et le poète rendu fou par le mystère, répandre autour d'eux mon amour comme une atmosphère de lumière!

ÉPISODE XI



m̄uss es sein?

(Dernier quatuor de Beethoven.)

Déjà le ciel pâle ne contient plus que trois étoiles, sur la terre les choses n'ont point encore de couleur, et dans l'air, il n'existe aucun son.

Kerguelvan, les cheveux entremêlés de broussailles et de feuilles mortes, sort d'un taillis et

(1) Interprétation du nom de *Kerpenbir*:

s'avance sur la lande ; il regarde autour de lui et au-dessus de lui, il prête l'oreille :

— Quelle est cette heure ?... ma voix est changée ! je ne reconnais plus ma voix ! ma voix est très solennelle !... ma voix !... ma voix ?... pensées de tout à l'heure, que serez-vous ?... Le silence a oscillé ! ô douce vie ! un bercement vient de passer, on dirait la chanson d'une mère... plus rien !... voici de nouveau l'immobilité.

Il reprend sa marche ; il s'arrête encore : un grand frisson a parcouru la campagne et il a lui-même frissonné.

— Qu'y a-t-il ? Où courez-vous, la nuit ? Qu'est-ce qui vient de s'enfuir ?

Il a gagné la colline de Kerguelvan où montent d'énormes pierres sculptées en forme de femmes tâtonnant le sol les bras étendus, ou priant, ou pleurant dans leurs mains jointes.

— Que cherchez-vous ? que cherchez-vous ? mon corps sous la terre ?... redressez-vous ! pas encore ! ma volonté tient toujours mes pensées cohérentes. Comme vous représentez bien la douleur penchée sur le néant, mes pleureuses !... **KERGUELVAN, LIEU DES PIERRES QUI PLEURENT**... ma poitrine est une colline que vous gravissez, troupeau de douleur, depuis que j'existe ! en ce moment même, j'y sens le tâtonnement de vos mains et la secousse de vos sanglots.

Il s'assoit au pied d'un menhir surmonté d'une Croix :

— Le ciel a palpité comme un œil qui s'ouvre ! Voici le réveil ! l'enfant a balbutié le refrain ; chanson, ô chanson perdue !... c'est ici qu'il doit venir ; viendras-tu ? viendras-tu ? je t'attends ici, enfant qui redis la chanson de ta mère !... Ma volonté, ma douce volonté, ma grande sœur, parle-moi toujours ainsi... pose ta main longue au bord de

mon berceau, je suis cet enfant-là qui dort. — Où? Partout, partout!... Cesse de me hacher à coups de sabre, ma volonté, je ne suis plus qu'une plaie! sois ma grande sœur... et surtout ne sois pas femme!

Les brumes à l'horizon rosissent, les feuillages frissonnent à la cime des arbres; des notes profondes montent des vallées et des bois, des sons limpides tombent de l'air et il y a de longs silences encore et des hésitations de la lumière. — L'espace grandit, les formes se séparent; tout à coup, un trille éclatant miroite en haut, des rayons gigantesques viennent de jaillir à travers les nuages...

Kerguelvan: — On dirait une roue, une roue immense!

Le soleil paraît au bord de la terre; les haies se criblent de traits d'or, les nappes de lumière se déroulent sur la campagne, les dernières buées se lèvent et s'accrochent en lambeaux nacrés aux buissons et aux arbres, les rosées de la nuit s'irisent, les chants épars s'enguirlandent, les couleurs apparaissent.

Kerguelvan: — O Vierge! Vierge-mère, éternellement vierge! féminité-matière, te voilà parée de mélodies et de fleurs! passive, à l'heure de la lumière, tu conçois! la vie frémit dans ton sein, et tu perçois la vie, des chants et des couleurs surgissent en toi à l'heure de la lumière!... O lumière, maleté, lumière triomphante!... Parfums, sons, couleurs, redites-moi vos paroles magiques! formes de l'invisible, vous qui naissez d'un baiser d'amour, vous qui êtes la vie que j'entends, la vie que je vois!... la vie? la vie? quel mot étrange! Mes oreilles, mes yeux, tous mes sens!... mon corps!... une dernière fois, mon esprit, comprendras-tu le mystère? Contemple, que vois-tu? — Je vois. — Qui es-tu, toi qui réponds je vois? — Je suis. Je? je?... je?... Brennilis, quel supplice

t'attend, toi qui t'étonnes déjà et qui ne pourras non plus jamais sortir de toi!... j'ai connu aussi moi les extases!... Si j'avais été sage, je t'aurais tué le jour où je t'ai compris... j'aurais dû te tuer, toi qui revivras ma douleur! Amoureux qui ne pourras jamais aimer, poète qui ne pourras jamais te redire, ô poète adolescent, âme émerveillée de songes!... Quel mystère nous liait l'un à l'autre à cette heure où, sans nous voir, nous suivîmes la même route? Par quelle main fut-il conduit près de moi, devant l'agonie de l'effrayante lumière? mes pensées s'élançaient à briser leurs ailes contre la barrière de mon front! Nous fûmes là, sans qu'il me vît; son esprit planait dans la gloire du rêve; je guettais l'espace derrière les barreaux de ma destinée!

Il ramasse une feuille de papier au pied du menhir.

— Kerpenhir... c'est ici que je déchirai sa dernière lettre... pourquoi le vent n'a-t-il pas emporté ce fragment avec tous les autres?...

Il lit : — « Prions pour tout ce qui vit, pour tout ce qui est, prions pour Satan et pour la matière même... » — O saint, qui n'as pu être saint, parce qu'il ne peut plus y avoir de saints, à quoi aura servi ton existence sublime?... Terre inconsciente, comme tu souris! Féminité, chose qui vis! Il y aura de la joie jusqu'au dernier jour pour ce qui ne pense pas!

Le soleil est haut, les sons remplissent le monde; le grand accord des lointains se chromatise : une tenue ininterrompue, aux substitutions lentes et progressives, croissant et diminuant, monte dans la lumière. Les oiseaux se lancent et se renvoient les spirales et les cercles d'or de leurs chants; dans chaque rayon, la vie aux ailes de feu vibre et étincelle; sur les ondes de l'air flottent des parfums charmeurs et sous le vélarium éclat-

tant du ciel, les fleurs extasiées chantent à pleines couleurs l'hosanna du jour.

Kerguelvan saisit le bras d'une *pleureuse* agenouillée près de lui, tous ses traits s'exaltent comme s'il voyait un prodige, il s'écrie : — Regarde la vie diaprée qui passe ! Entends-tu les fanfares du cortège ? Vois-tu les drapeaux et les oriflammes, les couronnes et les guirlandes ?... Les guirlandes, les guirlandes ! Magie, jour de fête ! Palais et temple ! Allégresse, bénédiction !... Ce soir, la vie s'agenouillera aux marches du reposoir !

Du geste douloureux qui lui est habituel, il se passe la main sur le front, et, comme aux Champs-Élysées, il répète : « Est-ce de là que naît la tristesse qui monte des chefs-d'œuvres ? » — Il se prosterne, en joignant les mains :

— Seigneur, pourquoi m'avoir donné des yeux qui voient, et des paroles qui sont muettes ? Une âme douloureuse et hors d'elle-même parmi des âmes fermées ?... si j'avais pu épancher hors de moi le mystère de mes extases, si en ce moment même...

Il demeure longtemps accoudé au bras de la pleureuse, le visage caché dans les mains.

Il va devant lui sans voir ; de temps en temps, des odeurs et des tiédeurs d'air inattendues lui gonflent la poitrine ; il s'arrête, étonné : des joies incompréhensibles passent dans sa mémoire...

Et comme un homme qui a perdu la raison, gardant la bouche ouverte, il reprend sa marche désordonnée. Il traverse des champs et des routes, la terre desséchée poudroie, la chaleur palpite autour de sa figure, la sueur coule de ses tempes dans sa barbe ; insensible, il continue d'aller, buttant aux pierres et aux sillons, semblable à un homme qu'une main pousserait par les épaules. Au bord d'un fossé, il tombe ; il s'est blessé, son vêtement

déchiré laisse voir ses genoux qui saignent ; il se relève et va toujours plus loin. Sa chevelure longue se colle à ses joues mouillées ; voici qu'il tombe encore... Nul bourreau n'est là qui le flagelle, pourtant il se retourne et regarde en arrière comme si quelqu'un était là, et son regard fixe reprend une expression humaine et implore. Il fuit, il tombe de nouveau, et par trois fois encore... Alors toute sa face tremble, ses épaules frissonnent de peur...

Au sommet d'un vallonnement très doux du sol, à la lisière d'un taillis, une prairie ; au-dessous, les cimes d'un bois ; au delà des cimes, une rivière, puis un horizon largement ouvert.

Kerguelvan, assis au pied d'un chêne solitaire, regarde passer les nuages ; dans sa mémoire passe et repasse la vie changeante et pourtant toujours semblable à elle-même.

A un moment, il aperçoit ses genoux qui saignent. Il se demande : Pourquoi suis-je tombé sept fois ? — et il pleure.

La prairie à demi fauchée exhale des parfums chauds ; à l'orée du bois, des paysans dorment. Un souffle inattendu agite un arbre, puis tout reprend son immobilité ; des enfants rient sur la rivière. Kerguelvan respire largement, comme s'il flairait l'air d'autrefois.

Mais voici qu'il fait sombre, on dirait la tombée du soir : de l'inquiétude se répand partout, des rafales se lèvent, chargées d'odeurs de pluie, les hirondelles rasant la terre, les bêtes et les hommes se rassemblent sous les arbres.

Aucune volonté actuelle, aucune mystérieuse pensée ne lui est apparue derrière la colère de la nature ; Kerguelvan s'abandonne à l'inconscience universelle.

Or, les nuages se séparent, le ciel grandit, l'orage

s'enfuit vers d'autres pays. Le soleil répand partout ses nouveaux rayons, les gouttes suspendues aux feuilles et aux herbes regardent de tous côtés, semblables à des yeux qui sourient après avoir pleuré : maintenant, les choses ont l'air pensif. Des odeurs chargées de fluides s'évaporent du sol, les paysans se sont remis au travail ; avec de grandes fourches de bois, les femmes étalent l'herbe coupée ; les enfants qui riaient au bord de la rivière sont venus s'ébattre sur la prairie ; la tranquille respiration, le brout sourd et le pas pesant d'un bœuf, avec la tranchée monotone des faux, accompagnent de mélancolie le chant douloureux des lames qu'on martelle.

Le soleil s'est couché derrière les grands arbres, les ombres longues s'étendent parmi les rayons vermeils, les faucheurs s'en vont.

Seul un homme reste au milieu du champ, regardant les autres partir, appuyé au manche de son râteau, les bras croisés sur la poitrine. Une femme accroupie à ses pieds allaite un enfant. L'homme se retourne et regarde au loin, de l'autre côté de la rivière, vers un petit clocher blanc à la droite duquel tournent trois moulins sur une butte... Plus un nuage ; à mesure que le soleil descend, le ciel semble se recueillir : la femme se signe, l'homme lève la main vers le clocher ; dans le chemin creux voisin, une charrette chargée d'herbe passe, lentement, lourdement, buttant aux rocs... Kerguelvan se sent comme béni par la miséricorde des choses ; son âme devient l'âme des fleurs qu'il regarde, inclinées dans la lumière dernière.

Par un pré abandonné où moutonnent déjà les premiers ajoncs de la lande, étroit comme un chemin, vert entre deux haies de genêts d'or d'où surgissent les troncs tordus de vieux chênes têtards,

Kerguelvan s'en va, à pas ralentis, vers un lieu vague qui s'ouvre là-bas. Il suit des visions, mais de jours heureux ; toute sa vie s'évoque, transformée : n'a-t-il pas rêvé tant de douleur ? s'il allait s'éveiller d'un cauchemar ! qui sait, peut-être ? — il va jusqu'à l'espérer.

— L'irrémissible ! que nous sommes lâches quand nous entrevoyons le bonheur ! va, il y en a bien d'autres qui ont erré toute leur vie hors de la joie !

Subitement il s'arrête : devant une jeune fille, un adolescent aux pieds nus s'agenouille ; la tête levée, il la contemple, embrassant ses jambes et les pressant contre sa poitrine. Elle, bellement vêtue, et paraissant riche, se laisse adorer, fée de ce rêve réalisé, et lentement passe ses mains fines dans les cheveux longs de l'enfant simple. — Leurs yeux ne voient qu'eux seuls et jusqu'aux fonds d'eux-mêmes, dans l'illusion de mêler leurs deux âmes ; lui l'adore comme il adorerait une madone. Près d'eux, sur la bruyère, un panier et un chapeau dessus.

Ils se sont enfuis, Kerguelvan considère longuement la place qu'ils viennent de quitter et il murmure un vers de l'Eglogue triste :

Itē meae, felix condam pecus, ite capellae...

et encore :

.....Venit Hesperus, ite capellae.

Allez, troupeau de mes pensées et de mes rêves, voici venir le soir, allez...

Et il s'éloigne, répétant, ainsi qu'un refrain qui l'obsède :

.....Venit Hesperus, ite capellae.

Et voici venir l'heure fragile : au contraire du matin, les grands accords de la vie peu à peu se

déforment ; les sons se séparent, ils viennent de plus en plus loin, clairs dans l'apaisement, et purs, comme portés sur le reflet des transparences crépusculaires. Le ciel décoloré se creuse de lucidités effarantes ; la route est vide, Kerguelvan y marche à peine, prêtant l'oreille aux longs points d'orgue, aux échos, aux chants hésitants et craintifs. Une lassitude mortelle descend sur lui, il s'assied au bord du fossé, sur une pierre triste.

Là-bas des voix humaines s'appellent, un mugissement s'élève, puis un autre ; l'aboïement très lointain d'un chien de ferme ; un tintement de grelots s'éveille et s'éteint ; le claquement d'un fouet ; un essieu sonne, une cloche inattendue passe ; puis, c'est un métal martelé en cadence, peut-être une faux qu'on aiguise, encore une roue qu'on répare ?... Et derrière tous ces bruits isolés, un reflet des harmonies du jour reste suspendu, ainsi que la lumière diffuse qui plane encore dans l'air.

Un troupeau vient sur la route, le taureau de tête s'arrête au sommet de la côte, il tend le cou vers le couchant, ses cornes s'élèvent dans le crépuscule ; il se frappe les flancs de la queue et mugit : le troupeau s'arrête pour l'écouter. Un merle retardataire s'est précipité au bois dont il a fracassé le silence : la campagne est déserte.

Kerguelvan se dresse, étonné :

— Ah, c'est la fin du jour !

Il ne se rappelle plus s'il a fait jour. Hâtivement, il se remet à marcher ; il court vers Tréguenne, dont une lucarne s'allume du reflet d'un nuage, comme un phare, au loin, derrière la forêt...

La nuit :

— Oh ! ce silence !...

Il se retourne et regarde jusqu'au fond de la salle : — Ces mots ! ces mots !

Ses pensées se prononcent autour de lui.

Il se remet à écrire ; le grincement de sa plume lui paraît extraordinaire, il est obligé de d'interrompre son travail : — Oh ! ce silence ! je suis seul dans l'univers, peut-être ?... ce silence ?...

Il marche avec agitation ; il renverse la tête ; il joint les mains ; il prête encore l'oreille au silence : — Ma prière n'a pas d'écho, rien..... mes paroles meurent à mes lèvres, ma prière se répand dans la solitude, ma voix est sourde !... René ! René ! tu me fais peur à moi-même !... j'ai peur !

Il court ouvrir la fenêtre et s'y penche. Comme à son arrivée au château du Pouldu, et comme sur le lac avec Alain, les harmonies nocturnes remplissent la campagne du sentiment de l'éternité ; la sérénité des étoiles répand aussi dans l'espace l'effroi de l'infini.

Sans qu'un soupir se soit échappé de ses lèvres, sans qu'aucun de ses muscles ait tressailli, il tombe.

Il demeure étendu sur le parquet, longtemps, inerte.

Un frémissement secoue ses membres ; il respire, haletant ; son œil tourne de tous côtés comme cherchant quelqu'un : il s'élançe les bras ouverts, et il jette un cri, fouillant du regard la chambre vide.

Il saisit une liasse de papiers sur la table, la jette dans la cheminée, et y met le feu.

Agenouillé à regarder les flammes dévorer l'écriture, à mesure que les phrases s'allument et disparaissent, il en prononce des lambeaux.

Tout est consumé, il suit les étincelles rouges qui courent sur les feuilles carbonisées, et il se met à répéter (un jeu de son enfance) : Allons nous coucher, allons nous coucher, mes sœurs, la dernière rendue sera la supérieure !

La voix sérieuse de Brennilis parle encore dans sa mémoire : « Quelle œuvre ferez-vous ? » — Et

Kerguelvan s'écrie : — Quelle œuvre ferez-vous?...
Qui a brûlé cela ?

Et là, toujours agenouillé, il se retourne et jette derrière lui le regard de terreur et de supplication.

Ses mains salies par le charbon et par la cendre ont souillé son front trempé de sueur ; il se lève, il pousse un cri encore ; ses jambes ont fléchi, il est retombé à genoux. Alors de nouveau il regarde en arrière et en haut.

Il a pu se traîner jusqu'au piano, — soudain, violemment, il se redresse :

— *Le quatuor à la vie !...* Au fond du fou veille toujours le vouloir comprendre, au fond du mort l'être qui veut être... ma volonté !... je dis encore « Je veux », dieu du Kosmos de mes idées ! je suis fort, je suis plus fort que pendant ma vie !... Puissant, trop puissant pour souffrir ou pour aimer. Dieu, si tu existes, écoute la faiblesse d'un Beethoven te redire ce que tu n'as jamais compris !...

Il joue l'allegro du 15^e quatuor, celui du mode Lydien. Autour de lui monte toute la douleur humaine ; il la voit... Au triomphe des dernières mesures, il croit sentir sa tête se couronner de lumière, il croit suivre, au fond de la nuit, le passage d'un héros.

Maintenant voici que les sons et les parfums tournent dans l'air du soir sous un grand ciel de nuit d'été ; le cœur et tous les sens frémissent de vivre et d'aimer.... — O souvenir, soleil des pensées, vase resplendissant de mes douleurs et de mes joies !... Raphaël, descends en moi, anime ton image dans ma mémoire !... *Le ciel est vaste et beau comme un grand reposoir !*

L'hymne d'amour et de reconnaissance à la divinité s'élève : — Il y a quinze ans, sa convalescence ! ses enchantements au rêve d'aimer, son vertige d'une vie nouvelle ! (car ç'avait été comme

une seconde naissance, ce retour à la vie.) Oh ! toutes les ondes et les palpitations de son âme heureuse !

Dans l'allégorique finale, il revoit passer la vision du matin : la vie en fête, le cortège prodigieux, les guirlandes, les couronnes, et les horizons d'un âge d'or baignés dans l'air bleu du temps !...

Il voudrait jouer encore, il voudrait relire au moins le quatuor suivant, le dernier, celui de la résignation ; mais sa conscience et sa volonté chancellent, il ne peut que chanter d'une voix éteinte :

— Muss es sein, muss es sein ?

Ses lèvres appellent encore :

— Stelle ! Stelle !... Raphaël...

Les quatuors lui échappent des mains, et les feuillets s'en dispersent autour de lui.

ÉPISODE XII

L'ANNONCIATEUR

Un chat jaune rôde le long des murs ; les petits de Lartissé ont habillé le cheval de bois avec une vieille soutane ; sur un fauteuil défoncé, des guirlandes et des couronnes de procession, des gerbes de blé d'or.

Penché sur son bureau, l'abbé de Kerpenhir écrit fiévreusement..... un violent orage vient de passer sur Paris, il n'a pas même paru entendre les éclats de la foudre... Et dans le silence actuel plein du chant douloureux des gouttières, sa plume s'exalte jusqu'à gémir, tandis que les deux enfants, étonnés et très sérieux, arrachent des épis aux gerbes de blé d'or, et profèrent rarement des sons inarticulés qui ressemblent à des plaintes.

— Toujours rien ! dit l'abbé de Kerpenhir en voyant entrer Brenniliis, je suis à vous tout à l'heure.

Brenniliis s'est assis sur le cheval de bois drapé dans la soutane ; il est là depuis longtemps, Kerpenhir écrit toujours ; et comme il essaie de sourire vers les petits, le prêtre dit sans lever la tête :

— Vous savez sans doute que leur père est en fuite ?

— Ah ?

— Il n'a pas reparu depuis huit jours ; la police est venue perquisitionner chez lui ; il était, paraît-il, d'un complot anarchiste...

— Et vous avez recueilli ses enfants ?

— Les pauvres petits !... et même le chat, vous voyez...

Quelques instants après, l'abbé de Kerpenhir dit encore en tournant une page :

— Triste temps, n'est-ce pas ?

Brenniliis songe : — Comme il a vieilli depuis un mois ! En vérité, n'a-t-il pas l'air d'avoir passé sa vie à tresser des couronnes de papier et à dorer des gerbes de blé ? Sa figure ressemble à une fleur artificielle décolorée...

Mais voici que le prêtre lève les yeux vers lui et que son beau sourire rayonne ; tout le logis s'en éclaire et le visage décoloré paraît plus mystérieusement jeune que la plus vivante rose. Et il dit :

— Malgré tout, je conserve de l'espoir. Déjà *il* a erré ainsi ; Dieu nous le rendra peut-être ? Quelle folie d'être retourné habiter Tréguenne ! moi-même, je n'ai pas eu le courage d'y aller, j'ai fait venir ceux de Tréguenne à Kerguelvan pour les interroger..... Ah ! si vous connaissiez ce pays, Brenniliis !... je voudrais que vous l'eussiez vu. Il y a là-bas comme une prophétie du sol... Au flanc déchiré d'un coteau, le manoir de Kerguelvan, noir ; au fond du défilé, l'écroulement des rocs ; la colline

des *Pleureuses*, dominant à la fois ce drame et le paysage si doux de Tréguenne : Tréguenne avec son grand château dont les fenêtres s'enflamment au coucher du soleil, projetant au loin comme la promesse du bonheur ; Tréguenne, le parc oisif et charmeur, les cimes dorées des bois ; mais, au fond, la colline des Trois pins en croix répondant à la colline des *Pierres qui pleurent*. Là-bas, une crucifixion, ici la douleur humaine : les énormes pleureuses de granit montant, les unes penchées et tâtonnant la terre, comme aveugles, les autres à genoux, les mains jointes ou les doigts crispés au visage..... Un jour, Stelle de Saint-Ilan s'y arrêta ; elle aimait René, elle vit là tout son supplice futur ; ses sanglots arrachèrent le nom de René à sa poitrine ; j'étais là, elle ne me voyait pas, elle cria : « René ! René !... » Et toute la légende du *Comte Jean*... quel effroyable mystère ! René fut conduit au supplice par le fantôme de sa race : il fallait qu'il souffrît ; s'il n'avait rencontré la douleur réelle, il aurait souffert de ne pas souffrir !... Pierre René, son père... (je puis bien vous le dire maintenant)... le comte Pierre René de Kerguelvan tua sa femme d'un coup de pied dans la poitrine... elle était enceinte de 8 mois, René naquit du cadavre de sa mère !...

— Oh ! toute une race criminelle aboutissant à génial martyr !...

— La justice, j'entends cette justice inhumaine que nos pères en métaphysique considéraient avec tant d'effroi, cette justice voulait que du drame de sa naissance et de son sang, René gardât un vertige de souffrance... Ne pouvant réaliser l'absolu, ni dans les conceptions de l'esprit, ni dans les joies de l'amour, il le chercha dans une sorte d'héroïsme douloureux ; mais, et c'est ici qu'apparaît le fatalisme de sa nature, le sacrifice fut accompli sans sérénité, en dehors de la simple charité, avec une

sorte de frénésie et comme un défi... Il y eut en lui une ressemblance à Satan, sa vie en fut damnée. Les saintes Ecritures sont éternelles!...

— Quelle justice, quelle justice, quelle fatalité? il était libre! oh! ce poète né du cadavre de sa mère, il est grand comme toute l'humanité. Tout ce que je vois, tout ce que je comprends ici, dans cette seconde même, mon père, les mots me manquent pour le dire... Il est plus grand que vous ne l'avez vu! plus effrayant! Regardez-le, regardez-le bien... Oh! c'est fou de penser ce que je pense!

— Mon pauvre enfant, quelles douleurs vos paroles présagent! Ne cherchez jamais à comprendre les mots que Dieu prononce à voix basse!... Chut!..... Laissons cela, laissons cela!..... Dans la folie de son supplice, René voulut présider le mariage de Raphaël et en organiser lui-même toutes les réjouissances, se bravant lui-même et bravant Dieu!..... Pour moi qui savais tout, ce fut horrible!... Les fiancés durent parcourir la campagne, suivis d'un cortège de jeunes filles et de jeunes garçons couronnés de fleurs; puis ils dansèrent des rondes sur la prairie jusqu'au soir... La nuit, à la chapelle, je venais de bénir les époux, René tenait l'orgue; tout à coup, nous le vîmes s'élançer, la figure sanglante: « Ma volonté! ma volonté! » Quel cri! ô Dieu! Brennilis, prions pour lui....

— Son œil crevé! je comprends ses paroles: « *Le passé dans sa fureur de la révolution se déchirant lui-même, afin de retrouver sa volonté perdue* »... quelle détresse!

Kerpenhir s'est levé, il a fait lentement le tour de la chambre; la voix très calme maintenant, il dit:

— Voici qu'il est tard; si vous le voulez, vous dînez avec moi? Des œufs, du lait et des fruits, notre habituel menu, n'est-ce pas?... Ce soir, je vous communiquerai les lettres que je n'ai pas encore osé vous lire.

Après un dîner silencieux, ils ont couché les petits de Lartisse; ils ont chanté tour à tour une berceuse pour les endormir. Les enfants dorment, l'abbé de Kerpenhir commence la lecture.

Une à une les feuilles sont tombées à mesure que lues; le coffret d'ébène est presque vide. Soudain Brennilis frissonne; Kerpenhir se redresse, la lettre qu'il tient tremble dans ses mains, il n'achève pas de la déplier et la laisse retomber dans le coffre; il dit :

— La tristesse dont mon cœur est chargé s'est appesantie sur vous, ce n'est rien, remettez-vous; ces pages me rappellent de si terribles choses!... Venez, allons respirer là-haut; l'air frais de la nuit et la vue du ciel...

Kerpenhir ouvre la fenêtre, ils sortent dans la pluie fine, sur le toit.

.....
Là-bas, les quatuors viennent de s'effeuiller aux mains de Kerguelvan.

ÉPISODE XIII

APRÈS LA TERRE

La cour du vieux manoir de Tréguenne; deux petites filles et un petit garçon chantent au fond d'une chaumière.

L'abbé de Kerpenhir, donnant le bras à Brennilis, entre par le grand portail; des moineaux s'envolent, personne.

Kerpenhir va interroger les enfants qui s'enfuient sans répondre. Alors il dit :

— Venez, Brennilis.

Ils traversent une étable et sortent sur le parc. Toutes les fenêtres du grand château sont closes. Ils pénètrent dans la cuisine : personne, là non

plus ; un chien roux dort devant la cheminée, un chat guette un rat à la porte d'un placard.

Kerpenhir appelle : — Gaël ! Gaël !

Le chien demeure immobile. Après quelques instants, il se soulève, et, flairant l'air, grogne sourdement. Il se traîne jusqu'au prêtre, il lève le museau vers lui : ses yeux sont blancs comme des yeux d'aveugle. Il essaie un mouvement de joie : ses articulations paraissent soudées ; il gémit et laisse retomber la tête.

— Gaël, Gaël ! répète l'abbé de Kerpenhir.

☞ Mais le chien retourne se coucher.

Déjà il semble s'être endormi ; soudain il se dresse et pousse un long hurlement.

Kerpenhir : — Il est devenu sourd et aveugle...

— Venez, Brennilis.

Ils traversent plusieurs pièces. Dans l'obscurité, Kerpenhir va sans hésiter ; on dirait qu'il sait, maintenant, où est celui qu'il cherche. Dans le vestibule il s'arrête, il appelle :

— René !

Une petite plaque de plâtre se détache du plafond et tombe à terre... alors Kerpenhir dit encore : Venez, Brennilis.

Ils montent un large escalier sonore. Au troisième étage, Kerpenhir s'arrête devant une porte ; il frappe, personne ne répond ; il attend longtemps avant d'entrer. Enfin, il ouvre : instinctivement Brennilis recule d'un pas.

— Ah ! voyez ! dit Kerpenhir.

Et tous deux, se saisissant les mains, demeurent immobiles sur le seuil.

Kerguelvan est là devant le piano ; son corps, renversé en arrière sur le tabouret, décrit un arc de cercle ; ses pieds sont restés accrochés sous les pédales, sa tête repose sur le parquet ; son œil grand ouvert. Une affreuse odeur remplit déjà la chambre.

— L'œuvre cent-onze, murmure Brenniliis, en se penchant sur la musique effeuillée autour de lui, et les derniers quatuors !

Les vêpres viennent de finir, Brenniliis, assis à l'entrée du bourg de Tréguenne, au bord de la route, regarde s'éloigner les paysans : les vieillards, graves et dignes, dans leur costume traditionnel brodé d'un ostensor sur la poitrine, l'air sauvage et fier, avec leurs cheveux longs et leur profil rasé aux arêtes découpées nettement, ressemblent aux mots fins de la vieille langue celtique. Les jeunes hommes, endimanchés comme les ouvriers des villes, de visages lourds et d'allures triviales, paraissent d'une autre race que leurs pères ; la plupart, à moitié ivres, braillent des chansons de régiment ou des refrains de Paris.

Une carriole passe, à grands tintements de grelots, de toute la vitesse de son petit cheval ; un prêtre la conduit. Bientôt la route est vide. Sur la place de l'église, des hommes jouent aux boules ; un biniou corne sa mélopée des rondes, mais personne ne vient danser ; seuls, quelques enfants entourent le sonneur, et leurs gambades semblent se moquer du vieil air, au lieu de danser avec lui.

Brenniliis regarde ces choses sans penser, il sent plutôt qu'il ne pense. Cependant il finit par se dire :

— Bientôt il ne restera plus rien du passé nulle part. Le charme de cet instant-ci que je vis présentement sera inimaginable pour ceux de l'avenir. Les hommes ne connaîtront plus ni la joie des pays à demi déserts, ni la mélancolie des dimanches chrétiens !

Et de toute la tendresse qu'on voue aux choses extrêmes, il se prend à aimer ce dimanche. Depuis le matin, le jour monotone lui répète : « Tu tournes toujours dans le même cercle ; compte les dimanches passés, vois comme ils s'éclairent et comme ils chantent dans ta mémoire ! compte les dimanches

futurs, vois comme ils s'éteignent et comme ils se taisent ! les jours et les semaines tournent comme les astres, apprécie les accidents de la vie particulière au prix de la rotation des mondes. »

Depuis plus d'une heure, il attend là l'abbé de Kerpenhir. Le voici enfin qui sort d'une maison toute neuve, dont la blancheur détonne au milieu des harmonies grises du village.

— Eh bien ? demande Brennilis en allant vers lui.

— Mon pauvre ami, nous aurons bien des ennuis à subir... le curé ne veut absolument rien entendre, il revient toujours sur l'hypothèse d'un suicide, sur l'irréligion de René ; il n'y a pas à lui faire entrer une idée dans la tête. La vérité, je le vois, c'est que tous ici lui ont voué une haine implacable. C'est le sort commun de ceux qui ne ressemblent pas à tout le monde d'être haïs par la canaille des petites gens.

— Pourtant, dit Brennilis, ses paysans l'aimaient, eux...

— Je ne sais ce qu'ils feront ; en tous cas, je suis décidé à officier moi-même dans la chapelle du château. Si vous le voulez, vous porterez la croix... Il suffira de nous deux pour que la pensée chrétienne l'accompagne à sa dernière demeure. D'autre part, la Préfecture refuse l'autorisation de l'inhumer dans la colline de Kerguelvan, ainsi que me l'apprend ce télégramme, mais nous passerons outre. Nous l'enterrerons au cimetière et la nuit nous irons l'exhumer pour le transporter où il a voulu reposer.

— Le médecin, dit à son tour Brennilis, m'a déclaré qu'il faudrait lui couper les muscles des reins pour pouvoir le mettre en bière... la raideur.....

Kerpenhir ne répond pas ; il va s'asseoir à la place que vient de quitter Brennilis et demeure longtemps la tête dans les mains.

— Ah! Brennilis, si vous pouviez voir tout ce que je vois! Dieu! quelles douleurs en ta créature! Oh! que mes larmes soient une prière! qu'elles te demandent tout ce que je ne peux pas te demander dans ma faiblesse... Il faut, Brennilis, que nous nous agenouillions là, tous deux, et que nous fassions une prière: mais voyez, moi, prêtre, je ne peux même pas prier, je trouve que rien ne pourrait suffire et je ne puis que pleurer.

— Pleurons à genoux, dit naïvement Brennilis.

.....
Le soir calme les rumeurs de la vie; les bois, les collines et les vallées contemplant en souriant l'Océan mystique du ciel doré.

Kerpenhir et Brennilis s'en vont sur la route, se tenant par la main. Sur un petit pont, ils s'arrêtent:

— Dans son enfance, nous venions souvent ici, dit Kerpenhir. Voyez ce moulin, là-bas, et cette maisonnette; c'est là que naquit Emilie Gerboix; toutes ces terres font partie du domaine de Kerguelvan.

Après qu'ils ont demeuré un assez long temps à regarder ces lieux, Brennilis dit:

— J'ai encore quelque chose à vous communiquer: l'ancien notaire est venu à Tréguenne pendant que j'y étais avec le médecin...

— C'est un brave homme et qui aimait beaucoup René.

— Il avait l'air très ému, en effet..... il m'a pris à part, et m'a demandé si notre ami avait fait un testament. Je lui ai montré le cahier noir. Il a lu attentivement tout ce que M. de Kerguelvan a écrit à ses derniers moments, puis il m'a dit: « Il n'y a pas d'héritier naturel, il n'avait plus de parents, c'est donc l'Etat qui est héritier. Je crains qu'il n'attaque ce testament en prétendant que le testateur était fou lorsqu'il le fit! Voyez ce qui précède et ce qui suit. Un tribunal peut très bien y voir une

preuve de folie... » En ce cas, mon père, nous serions évincés, et l'Administration s'emparerait de tout.

— Quelle profanation ce serait ! quel malheur pour tant de misérables à qui je distribuais les trois quarts de ses revenus, et pour vous, mon pauvre enfant ! Et quel chagrin de voir ces lieux violés, tous ces objets passer en de telles mains ! Prenons vite un parti, en tous cas : on va poser les scellés, peut-être dès ce soir ; il y a toute une correspondance privée qui ne doit pas tomber au pouvoir de ces hommes. Oh ! quand les scellés y seraient, je les ferais plutôt sauter ! Allez vite à Tréguenne, prenez tous les papiers que vous trouverez dans le secrétaire de sa chambre et dans tous les tiroirs et meubles que vous pourrez ouvrir..... je cours à Kerguelvan... Encore cela mon Dieu !

Ils se séparent rapidement, Kerpenhir revenant sur ses pas, Brennilis courant vers Tréguenne.

A travers la nuit claire, au-dessous d'eux, les masses confuses des bois ; au bas du vallon, un étang luit au clair de lune ; une heure triste et longue sonne au clocher de Tréguenne ; un coq chante, prenant sans doute quelque lanterne pour le jour.

Kerpenhir, Brennilis et un paysan s'accourent au petit mur du cimetière.

Aucun bruit et aucun mouvement ; mais le silence qui règne là ne ressemble pas au silence des lieux profanes. Brennilis ne peut s'empêcher d'y écouter de certaines rumeurs différentes des rumeurs qu'on entend parfois au fond du silence. Sans doute son imagination s'exalte ? pourtant cela lui semble incessamment monter du sol et se répandre dans l'air, comme si de toutes les tombes s'évaporait le secret des destinées accomplies.

Le paysan : — C'est toi, Jean-Marie ?

Brennilis tressaille à cette voix brusque.

— Je viens, répond une voix sur la route.

Kerpenhir : — Qu'est-ce que tu portes là ?

L'homme enjambe le mur, et laisse lourdement tomber son fardeau à terre :

— C'est le veau à Nicolas !

Premier paysan : — Qu'est-ce que tu veux faire de ton veau ?

Deuxième paysan : — Faut-il pas mettre quelque chose à la place de ce qu'on va retirer ? Que la terre se tasserait et qu'on devinerait tout...

Premier paysan : — Ah ! que t'es innocent ! y a-t-il besoin d'un veau ? On peut-y pas mettre de la terre à la place ? Crois-tu donc qu'il faut remplacer un mort par un mort ?... C'est quasiment comme ce que vous me disiez il y a vingt ans, Monsieur l'abbé, quand ma femme elle a défunt et que je cherchais, comme qui dirait de la consolation, chez la Marie-Anne, vous vous rappelez bien ? et que vous me dites : « Pourquoi cherches-tu à remplacer ton amour par un autre, n'as-tu pas la religion pour combler le vide de ton cœur ? » Y a-t-il pas de la terre ici ? Vrai ou non, Monsieur l'abbé ? C'est-y pas la même chose, sauf que Marie-Anne c'était une femme et que celui-ci est un veau ? Mais quoi, peut-on pas remplacer un mort par de la terre dans ce vide ici, puisque dans celui de son cœur, on met bien la foi, l'espérance et la charité à la place de l'amour et du bonheur ? Vrai ou non, Monsieur l'abbé ?

Kerpenhir : — Vrai, mais parle moins fort, on pourrait t'entendre.

Premier paysan : — Oh ! que non, ils se promènent point à ct'heure-ci par ici, y z'aimerions mieux dévaler par le bas que de passer à long le cimetière... tu vois ben, Jean-Jean qu'on n'a pas besoin de ton veau, on y mettra de la terre ; garde-le pour faire la soupe.

Deuxième paysan : — Ah ! dame non, ben sûr, à présent que je l'ai amené ici, sûr que je voudrais point en manger, j'aime mieux le ficher dans le trou...

Kerpenhir : — Allons, mes amis, à l'œuvre.

Les paysans prennent leurs bêches et creusent la tombe fraîchement refermée ; on n'entend plus que le « han » de leurs efforts.

Kerpenhir et Brennilis penchés sur le balustre les regardent s'enfoncer peu à peu. Ils ne manifestent aucune crainte, ces paysans qui, certes, auraient préféré *dévaler par le bas que de passer à long le cimetière à ct'heure* ; mais la présence du prêtre éloigne toute terreur.

Ils ont retiré le cercueil de Kerguelvan ; ils se disposent à l'emporter et à refermer la tombe ; l'un des paysans dit : — Il y en a un autre...

Kerpenhir : — Il faut l'enlever aussi.

Le premier paysan prend la lanterne et redescend. — Il s'écrie un instant après :

— Il est défoncé !

Kerpenhir : — Peux-tu prendre les os ?

L'autre ne répond pas ; après quelques minutes il parle de nouveau : — Monsieur l'abbé, c'est une vieille femme, il y a de longs cheveux blancs après le crâne.

— Emilie Gerboix, dit Kerpenhir en se retournant vers Brennilis.

— Mamzelle Emilie ! s'écrie le deuxième paysan, ah ! ma grand'foi, la bonne dame !

Les os sont retirés un à un de la terre.

— Il y en a encore un autre à gauche, crie de nouveau le paysan qui est resté au fond du trou, les planches sont toutes pourries aussi.

— Prends encore les os, dit Kerpenhir.

Le paysan reparait tenant une tête qu'il passe à l'abbé de Kerpenhir :

— Celui-ci, c'est un jeune homme, Monsieur l'abbé, à voir ses dents...

Kerpenhir tend le crâne à Brennilis :

— Raphaël ! dit Kerpenhir en tendant le crâne à Brennilis. Puis il prie à haute voix ; un rossignol chante dans un if.

L'oiseau s'envole, Brennilis croit tout à coup comprendre, avec une profondeur inaccoutumée, la pensée de Pascal : « L'homme est un animal qui est devenu fou. »

Au bord du trou, le paysan se tient accoudé ; il vient de déposer près de lui un nouveau cercueil, un tout petit. Il dit (Brennilis est surpris de la douceur de sa voix) :

— Il les a bénis aussi, lui, l'oiseau. Monsieur l'abbé, j'ai encore trouvé ce petit enfant-ci.

— L'enfant de Raphaël, dit Kerpenhir.

Après l'inhumation, Brennilis est resté sur la colline des *Pierres qui pleurent*. Il a vu se lever le soleil, et tout le jour il est resté là, à lire le cahier relié « de sable à la fasce d'or ».

Le soir tombe ; gardant le cahier sur ses genoux, Brennilis se demande : Quel fut l'homme qui prit ces armes symboliques ? Quelque ancêtre à lui semblable, sans doute, à lui qui était de sable à la fasce d'or ?

Il relit la première page :

« De Marc-Aurèle : — « Qu'il te suffise, au milieu
» de ce flot des choses, d'avoir en toi-même un
» esprit qui te guide, que si le flot t'emporte avec
» lui... eh bien ! qu'il entraîne cette chair, ce souffle,
» tout le reste, il n'emportera pas l'intelligence... »

*

**

» Comme le temps passe ! encore un jour ! *Le*
» *soleil s'est couché derrière les grands arbres...* que
» vais-je faire ? quelle sera ma vie ? Les rayons
» pourpres sont chargés d'amour, le ciel, ce soir,

» me paraît plein de bouches qui sourient ! — Je
 » cesserai de contempler ces voluptés, je détour-
 » nerai mes regards de la terre promise où la lu-
 » mière s'endort. Je suis ici pour voir et pour dire
 » l'inconnu. J'ai aimé et je souffre, mon œuvre sera
 » plus savante !

» Voici qu'ils viennent de passer ; leur prome-
 » nade lente s'est ralentie près des massifs de ro-
 » ses... je suis seul en moi-même !

*
 * *

» Les joies sont une fumée qui monte de la vie
 » et voile les rives entre lesquelles elle s'écoule ;
 » mais l'espérance et la résignation sont un éternel
 » soleil couchant qui remplit d'un repos vermeil la
 » mer où elle va se perdre. Je tournerai mes yeux
 » vers ce crépuscule. »

En marge de cette première page est écrit :

« Il y a dix ans ! Depuis, tout s'est accompli et
 » il m'est survenu de bien autres douleurs aux-
 » quelles je ne songeais pas encore ! Je suis un
 » aveugle qu'une main guide ; pourquoi cette main
 » me lâche-t-elle tout-à-coup après m'avoir en-
 » traîné ? Alors je me sens entouré de précipices,
 » je tends les bras en avant et je reste immobilisé
 » par le vertige... mais je continue d'avancer dans
 » le temps ! l'heure passe et je n'atteindrai jamais
 » mon but, alors pourquoi aurai-je vécu ?

» Le soleil se couche aussi vermeil ce soir que le
 » soir passé, le ciel est aussi prometteur, l'air est
 » aussi calme, les mêmes regards des choses aussi
 » songeurs ; la prairie sourira toujours, ils ne s'ar-
 » rêteront plus près des massifs de roses ! Là, dans
 » ces espaces qui m'entourent, ces êtres et tant de
 » douleurs ont vécu?... Et maintenant je peuple de
 » mes souvenirs cette terre indifférente !... je ne
 » comprends pas, je ne comprends pas ! Dis-moi
 » que me voulais-tu ? De Verlaine :

» Seigneur, j'adore vos desseins,
 » Mais comme ils sont impénétrables !
 » Je les adore, vos desseins,
 » Mais comme ils sont impénétrables ! »

.....
 Brennilis ne tourne pas la page, il regarde encore au loin. Il se dit : « Et voici encore une fin de jour semblablement calme ! » Il se rappelle Kerguelvan paraphrasant Baudelaire, puis jouant l'adagio du *Clair de lune*.

— L'œuvre cent-onze qu'il a rejouée à sa dernière heure !... et il a aussi relu les derniers quatuors ! quelle compréhension a-t-il eue des terreurs et des joies humaines ! Les dernières pages qu'il a écrites sur ce cahier à ce moment même, si étranges ! quelle idée a-t-il vue qu'il n'a pu redire, tout seul, là, cette nuit terrible, après une telle existence, se brisant à force de douleur et de génie ?

Puis il revoit Kerpenhir lorsqu'il le quitta le soir de sa confession, debout, la figure penchée sur les lettres ; il revoit aussi Lazare et évoque toute son existence d'errant ; Rob, la soirée avec le ministre, et encore les femmes au tas d'ordures... Madame Romance, Janine, ses troubles sensuels, tous les émois plus lointains de son âme d'adolescent et les infinis de sa pensée ; puis, après la longue conversation sur la place de la République, son retour dans Paris avec l'abbé de Kerpenhir.

Alors il se redit : — Tout mon épanouissement de joie arrêté... l'avenir morne... les extases dangereuses ! au fond sombre de moi-même m'enfermer... et dans mes heures de rémission, mes poèmes qui ne seront plus que les cris douloureux de mon âme vers l'affranchissement ! le mystère de vivre, cesser de l'adorer, ne plus songer qu'au mystère de mourir seulement ! — La vie lui apparaît terrible : — Dire l'infini de soi-même, les douleurs à endurer, les promiscuités à subir, la

direction morale à se donner ; souffrir, œuvrer, se recréer, et lutter pour la vie matérielle... et cette âme, cette effrayante âme à peindre de façon que l'œil de l'esprit puisse en faire le tour !

En se retournant il aperçoit le menhir sculpté en croix qui se détache sur le ciel rouge ; il se rappelle son rêve du *Livre des adieux*.

— Et pourtant, cette parole de Kerpenhir : « La » religion chrétienne est née du spleen païen et de » la douleur païenne, elle renaîtra de la désespé- » rance et de la douleur moderne... A côté du » Prométhée, le Christ... Eternellement le suppli- » cié du Golgotha veillera sur le supplicié du Cau- » case ! »

Il récite un verset lu sur le jubé de Saint-Etienne-du-Mont et retenu par hasard : *Ascende tu qui evangelisas*. — Monte au jubé de ta douleur et de ton courage, toi qui veux évangéliser la foule.

Il répète lentement la pensée déjà gravée dans sa mémoire : « Les joies sont comme une fumée qui monte de la vie et voile les rives entre lesquelles elle s'écoule, mais l'espérance et la résignation sont un éternel soleil couchant qui remplit d'un repos vermeil la mer où elle va se perdre. Je tournerai mes yeux vers ce crépuscule ! »

... Oh, sur le sommet de cette colline où tâtonnent les aveugles pleureuses, cette croix dans le ciel en feu !

Une voix très douce l'appelle en bas : c'est l'abbé de Kerpenhir ; Brennilis descend vers lui.

Alors ils s'agenouillèrent là, au pied de la colline, et ils pleurèrent encore en joignant les mains.

HENRY BOURGEREL.

FIN

Reproduction interdite.